Ouvertures politiques

SOUS LA DIRECTION DE
OLIVIER FILLIEULE,
CATHERINE LECLERCQ
ET RÉMI LEFEBVRE

LE MALHEUR MILITANT

deboeck SUPÉRIEUR

LE MALHEUR MILITANT

Ouvertures politiques

Dirigée par deux politistes, Yohann Aucante et Alexandre Dézé, cette collection propose des manuels de science politique tout à la fois clairs, précis et faciles d'utilisation, mais aussi des ouvrages spécialisés ou des essais portant sur la politique. Conçus par une nouvelle génération d'auteurs (chercheurs, professeurs, maîtres de conférences), ces livres s'adressent aux étudiants de science politique (de la L1 au M2) ainsi qu'à tous ceux qui s'intéressent aux questions politiques.

Yohann AUCANTE, *maître de conférences à l'EHESS, chercheur au Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA).*
Alexandre DÉZÉ, *maître de conférences à l'Université de Montpellier, chercheur au Centre d'études politiques de l'Europe latine (CEPEL), chargé de conférences à l'IEP de Paris.*

DÉJÀ PARUS :

Jean-Yves DORMAGEN, Daniel MOUCHARD, en collaboration avec Alexandre DÉZÉ, *Introduction à la sociologie politique*. 5e éd.
Emiliano GROSSMAN, Nicolas SAUGER, *Introduction aux systèmes politiques nationaux de l'UE*
Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT, Anne REVILLARD, *Introduction aux études sur le genre*. 3e éd.
Frédéric MÉRAND, Julien WEISBEIN, *Introduction à l'Union européenne. Institutions, politiques et société*
Jérôme HEURTAUX, Frédéric ZALEWSKI, *Introduction à l'Europe postcommuniste*
Isabelle VILLE, Emmanuelle FILLION, Jean-François RAVAUD, *Introduction à la sociologie du handicap*. 2e éd.
Julie RINGELHEIM, Ginette HERMAN, Andrea REA (dir.), *Politiques antidiscriminatoires*
Riccardo CIAVOLELLA, Éric WITTERSHEIM, *Introduction à l'anthropologie du politique*
Christèle MARCHAND-LAGIER, *Le vote FN. Pour une sociologie localisée des électorats frontistes*
Philippe ALDRIN, Nicolas HUBÉ, *Introduction à la communication politique*
Thomas RIBÉMONT, Thibault BOSSY, Aurélien EVRARD, Guillaume GOURGUES, Catherine HOEFFLER, *Introduction à la sociologie de l'action publique*
Assia BOUTALEB, Marie VANNETZEL, Amin ALLAL, *Introduction aux mondes arabes en (r)évolution*
Guillaume MARREL, Renaud PAYRE (dir.), *Temporalité(s) politique(s). Le temps dans l'action politique collective*
Julien WEISBEIN et Samuel HAYAT, *Introduction à la sociohistoire des idées politiques*
Rémi LEFEBVRE et Emmanuel TAÏEB (dir.), *Séries politiques. Le pouvoir entre fiction et vérité*
Olivier FILLIEULE, Catherine LECLERCQ et Rémi LEFEBVRE (dir.), *Le malheur militant*

Ouvertures politiques

SOUS LA DIRECTION DE
OLIVIER FILLIEULE,
CATHERINE LECLERCQ
ET RÉMI LEFEBVRE

LE MALHEUR MILITANT

deboeck SUPÉRIEUR

Remerciements

Nous tenons à adresser nos remerciements à Alexandre Dézé et à l'équipe des éditions De Boeck pour leur confiance et leur travail sur cet ouvrage. Merci également à l'ensemble des chercheurs qui ont participé à cette entreprise collective depuis l'organisation à Lille, en 2016, du colloque « Le malheur militant ». Outre les contributeurs de cet ouvrage : Nicolas Azam , Philip Balsiger, Stéphane Beaud, Fabien Carrié, Safia Dahani, Nicolas Mariot, Julian Mischi, Walter Nique Franz, Julie Pagis, Mathilde Pette, Pierre Rouxel, Frédéric Sawicki, Kevin Vacher, Karel Yon.

L'impression de ce livre a reçu le soutien du Centre d'études et de recherches administratives, politiques et sociales (CERAPS – UMR 8026), de l'Institut d'études politiques de Lausanne et du Fonds des publications de l'Université de Lausanne.

UNIL | Université de Lausanne

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : **www.deboecksuperieur.com**

Maquette intérieure et couverture : cerise.be
Mise en page : Nord Compo

© De Boeck Supérieur s.a., 2022
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : juin 2022
Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2022/13647/089

ISSN 2030-8892
ISBN 978-2-8073-3945-3

SOMMAIRE

INTRODUCTION – Les tribulations de l'engagement. Contribution à une sociologie des affects
Olivier FILLIEULE, Catherine LECLERCQ et Rémi LEFEBVRE 7

PARTIE I. Les coûts de l'engagement : tensions et dilemmes 33

CHAPITRE 1. Un malheur de femmes ? Infortunes des militantes engagées dans la gauche radicale des années 1970
Clémentine COMER et Bleuwenn LECHAUX 35

CHAPITRE 2. La peine d'en être ? Sociologie politique du malheur militant dans les conflits éoliens
Stéphanie DECHÉZELLES 55

CHAPITRE 3. L'adieu aux deux degrés. Militer à l'heure des irréversibilités écologiques et climatiques
Luc SEMAL 75

CHAPITRE 4. « Qui suis-je si je ne milite plus ? » Le refuge berlinois des Israélien.ne.s (dés)engagé.e.s contre l'occupation
Karine LAMARCHE 95

CHAPITRE 5. L'enfance du désordre. Une approche sociologique de la souffrance des enfants de prisonniers politiques au Maroc
Joseph HIVERT 113

PARTIE 2. En porte-à-faux avec l'institution : adaptations et renoncements 133

CHAPITRE 6. La variation des émotions négatives lors de scissions. Le cas d'une organisation marxiste-léniniste dans les années 1970
Philippe GOTTRAUX, Cécile PÉCHU et Nuno PEREIRA 135

CHAPITRE 7. Le tiraillement organisationnel au sein de Podemos. Ressources et modalités d'adaptation au mal-être militant
Manuel CERVERA-MARZAL 155

CHAPITRE 8. Souffrir mais tenir. Militer à la gauche du Parti socialiste
Rémi LEFEBVRE 175

CHAPITRE 9. La relégation. Un ouvrier communiste « quitté par le parti »
Catherine LECLERCQ 195

CHAPITRE 10. Condamné à rester ? Le désarroi d'un permanent cégétiste en reconversion professionnelle
Nicolas SIMONPOLI 217

CHAPITRE 11. Ascèse et sollicitude. Les répertoires de gouvernement des religieux éprouvés par la « tentation » amoureuse (années 1940-1970)
Yann RAISON DU CLEUZIOU 235

POSTFACE par Bernard PUDAL 255

BIBLIOGRAPHIE SYNTHÉTIQUE 263

PRÉSENTATION DES AUTEURS 275

TABLES DES MATIÈRES 279

INTRODUCTION

LES TRIBULATIONS DE L'ENGAGEMENT

Contribution à une sociologie des affects

Olivier Fillieule, Catherine Leclercq et Rémi Lefebvre

> « Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie ; on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux moments dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. (...) La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif ; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre. » Jean-Jacques Rousseau, Émile, Livre I, II.

Les tribulations de l'engagement, ces épreuves qui jalonnent les carrières militantes, ne manquent pas : un revers électoral après une campagne intensive ; une succession d'affaires, de défaites ou de divisions qui altèrent l'image publique d'un collectif et la fierté de s'y impliquer ; des espoirs d'ascension bloqués par un contexte de fermeture des possibles politiques et une reconfiguration organisationnelle ; un désaccord idéologique profond suite au remaniement d'une stratégie partisane ; la hantise de perdre un emploi de permanent ou de collaborateur lorsqu'une organisation voit ses finances et ses positions institutionnelles se réduire ; la répression policière et judiciaire, l'incarcération ou la mort de camarades de lutte ; les dilemmes du délégué syndical soucieux de porter une parole sans l'usurper ; l'échec d'une expérience radicale après des années d'investissement totalisant ; la dissolution d'un groupe et avec lui de rôles et de sociabilités qui structuraient l'existence ; les désajustements au sein d'une association professionnalisée ou « managérialisée » ; l'érosion du sentiment d'être « à sa place » dans une institution transformée, etc. L'engagement, qu'il s'inscrive dans un parti politique, un syndicat,

une association, une ONG, une institution religieuse ou tout autre type de groupement, y compris clandestin, peut difficilement s'analyser sans tenir compte des coûts (et des coups) auxquels sont exposés les individus et les groupes mobilisés.

Jusqu'à la fin des années 1960, l'étude du militantisme est dominée par une histoire des mondes ouvriers qui s'intéresse assez peu aux parcours sociaux des militant.es, à quelques notables exceptions près, comme le travail de l'historien Edward P. Thompson, qui reconstitue les conditions sociales d'existence des agents mobilisés de la *working class* anglaise[1]. L'approche de Mancur Olson, inspirée de la théorie des choix publics[2], initie un profond changement de regard sur les activités militantes en orientant durablement les études anglo-saxonnes vers une vision rationnelle de l'action, réduite le plus souvent à un arbitrage entre coûts et bénéfices comme guide de toute décision (s'engager, se maintenir, faire défection). En France émerge une sociologie des rétributions[3] qui emprunte à l'œuvre de Max Weber et de Pierre Bourdieu une analyse des phénomènes de délégation politique, « ouvrant la voie à une sociologie du militantisme à la fois attentive à l'ancrage structurel de l'engagement, à ses dynamiques contextuelles et organisationnelles et aux dynamiques temporelles qui travaillent les carrières militantes »[4]. Rançon du succès de cette approche : une entreprise de nomenclature sans fin et sans doute un peu vaine des rétributions et des coûts, très présente depuis dans les travaux anglo-saxons sur le militantisme[5].

C'est plus récemment avec le développement de la sociologie des carrières militantes que se sont multipliées les opérationnalisations de la notion de rétribution articulée à l'étude des trajectoires biographiques, des cadres sociaux et des contextes d'interaction qui les déterminent[6] ; ceci en opérant une série de déplacements, par exemple en s'intéressant davantage au comment qu'au pourquoi, et en mettant l'accent sur le poids des perceptions et la temporalité des processus d'engagement, donc sur la variabilité des incitations négatives et positives, des coûts et des rétributions[7].

---

1. Thompson E.P., *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, 2017 (1963).

2. Olson M., *Logique de l'action collective*, Paris, PUF, 1978 (1965).

3. Gaxie D., « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, vol. 27, 1977, et « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue suisse de science politique*, vol. 11, 2005.

4. Agrikoliansky E. et Fillieule O., « Les rétributions du militantisme. Du concept à la méthode », in Barrault-Stella L., Gaïti B., Lehingue P. (dir.) *La politique désenchantée ? Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie*, Rennes, PUR, 2019.

5. Corrigall-Brown C., *Patterns of Protest: Trajectories of Participation in Social Movements*, Stanford, CA : Stanford University Press, 2011.

6. Agrikoliansky E., « Les "carrières militantes". Portée et limites d'un concept narratif », in Fillieule O., Haegel F., Hamidi C. et Tiberj V., *Sociologie plurielle des comportements politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017.

7. Voir notamment : Fillieule O., « *Post scriptum* : propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », in Fillieule O. et Mayer N. (coord.), « Devenirs militants », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001 ; Pudal B., « Gérard Belloin, de l'engagement communiste à l'auto-analyse » in Fillieule O. (dir.) *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005 ; Leclercq C., *Histoires d'« ex ». Une approche socio-biographique du désengagement des militants du PCF*, Thèse de science politique, IEP de Paris, 2008 ; Jacquemart A., *Les hommes dans*

Un dernier mouvement de fond renvoie au double apport des études féministes et en termes de genre à la sociologie des rétributions. D'une part, ces travaux montrent que derrière les visions homogénéisantes des collectifs mobilisés, la position occupée dans les rapports sociaux de sexe affecte fortement la capacité à identifier telle ou telle gratification, mais aussi à y accorder de la valeur[8], ce qui conduit à étudier les voies différenciées par lesquelles les groupes militants produisent des incitations négatives ou positives, encourageant ou décourageant telle ou telle catégorie de militant.es à s'engager, à approfondir leur investissement ou au contraire à se désengager. D'autre part, ces recherches ont participé à ce que l'on tend aujourd'hui à qualifier d'*emotional turn* dans la sociologie des mouvements sociaux, et qui ne doit plus grand chose aux théories psycho-sociologiques américaines. *Via* l'attention portée aux liens entre sphères de vie, donc à tout ce qui se passe à côté de la vie militante, dans la vie privée notamment, et aux « économies émotionnelles »[9], ces travaux ont mis au centre de l'analyse les perceptions différenciées des acteurs, notamment les notions « de doute et de plaisir »[10], de bonheur[11] et de malheur[12]. Reste à préciser ce que l'on entend ici par malheur et comment cet objet s'articule aux travaux consacrés au désengagement d'un côté, et au *burnout* de l'autre.

---

les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable, Rennes, PUR, 2011 ; Pagis J., *Mai 68. Un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014 ; Cormier P., *Les conséquences biographiques de l'engagement en contexte répressif : militer au sein de la gauche radicale en Turquie : 1974-2014*, Thèse de science politique, Universités de Lausanne et de Bordeaux, 2016 ; Masclet C., *Sociologie des féministes des années 1970 : analyse localisée, incidences biographiques et transmission familiale d'un engagement pour la cause des femmes en France*, Thèse de science politique, Universités de Lausanne et de Paris 8, 2017 ; Fillieule O., Béroud S., Masclet C., Sommier I., *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militantes et militants des années 68 en France*, Paris, Actes-Sud, 2018 ; Hivert J., *Les enfants du militantisme. Transmission intergénérationnelle des dispositions politiques en contexte autoritaire (Maroc, des années 1970 à nos jours)*, Thèse de science politique, Universités de Lausanne et de Toronto, 2020.

8. Sur les partis politiques, voir Bargel L., « Les organisations de jeunesse des partis politiques », *Agora débats/jeunesses*, n° 52, 2009 ; sur le secteur associatif, Rétif S., *Logiques de genre dans l'engagement associatif. Carrières et pratiques militantes dans des associations revendicatives*, Paris, Dalloz, 2013.

9. Voir Traïni C. et Siméant-Germanos J., « Introduction. Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? », in Traïni C. (dir.), *Émotions… Mobilisation,* Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

10. Le Quentrec Y., « Heurts et bonheurs des militantes : le travail syndical face au travail domestique », *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 18, 2014/2.

11. Lagroye J., Siméant J., « Gouvernement des humains et légitimation des institutions », in Favre P., Hayward J., Schemeil Y. (dir.), *Être gouverné*, Paris, Presses de Sciences po, 2003.

12. Un tel mouvement se retrouve symétriquement dans des sous-disciplines connexes, comme en sociologie des religions, avec une prédominance des explications de la désaffiliation religieuse par l'effet externe et macrosociologique du mouvement de sécularisation, aux dépens de tout un ensemble de processus suscités et nourris par les interactions quotidiennes entre militants et plus généralement le cours des interactions dans l'ensemble des sphères de vie. Pour une critique de ce biais, voir Brinkerhoff M.B. et Burke K.L., « Disaffiliation : Some Notes on "Falling from the Faith" », *Sociological Analysis*, vol. 41, n° 1, 1980.

I. VOUS AVEZ DIT MALHEUR ?

En français, le vocable malheur renvoie d'une part à un fait extérieur aux conséquences négatives, qu'il soit ou non subjectivement perçu comme une peine affective ou morale (calamités, épreuves, revers, mais aussi circonstances fâcheuses propres à une époque troublée : défaite, *backlash*, démobilisation, etc.) ; d'autre part, en vertu d'un passage métonymique de l'objectif au subjectif, à un état de souffrance qui assombrit l'existence, fait tomber dans le chagrin, l'affliction, la misère morale, le désespoir. Nous retiendrons ici ces deux dimensions intriquées pour définir le malheur militant comme un état affectif relativement durable ou récurrent, généré par des situations perçues comme négatives, à l'exclusion donc des émotions ponctuelles ou évanescentes qui scandent le cours des expériences d'engagement ou de l'agir militant[13].

Une telle définition attire l'attention sur le fait que, les coûts et les rétributions de l'engagement étant parfois difficilement dissociables, il en va sûrement de même du partage entre émotions positives ou négatives. Solidarité et adversité, espoir et échec, euphorie et doute se côtoient dans le quotidien des luttes. Le « millénarisme du désespoir »[14] ou la « mélancolie ouvrière des lendemains de grève »[15] s'inscrivent dans cette dialectique. La mélancolie peut s'instituer comme sentiment politique qui transcende la tristesse et fonde la commémoration des défaites[16]. Pour Hirschman, « il arrive que le bénéfice individuel de l'action collective ne soit pas la différence entre le résultat espéré et l'effort fourni mais la somme de ces deux grandeurs. […] Le segment de plaisir pénètre le segment de coût et l'imprègne de sa propre expérience »[17].

Le découpage proposé ici distingue notre objet d'étude de deux sous-champs connexes de la recherche : celui des travaux sur le désengagement militant et la démobilisation, et celui, plus vaste, des études sur le *burnout*.

I.1 Malheur militant et désengagement

Le désengagement militant renvoie à un processus de retrait des activités militantes et a été étudié dans trois directions principales : les facteurs du désengagement, autrement dit la typologie des causes du retrait que la littérature envisage généralement à trois niveaux, celui des contextes et de leurs

13. L'usage du mot « malheur » n'interdit pas de mobiliser des catégories psychanalytiques, pour peu qu'elles soient mises au service d'une analyse socio-historique des « modes d'investissement du monde social, en particulier de ceux qui cherchent à le transformer ou à le modeler » (Pudal B., « Psychanalyse », in Fillieule O., Mathieu L., Péchu C. (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009).

14. Thompson E.P., *La formation de la classe ouvrière anglaise, op. cit.*

15. Perrot M., *Mélancolie ouvrière : « Je suis entrée comme apprentie, j'avais alors douze ans », Lucie Baud, 1908*, Paris, Grasset, 2012.

16. Traverso E., *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.

17. Hirschman A.O., *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1983, p. 151 et 153.

évolutions, celui des organisations et de leur devenir, celui enfin des idiosyncrasies individuelles[18] ; l'étude des processus de désengagement dans leurs rapports avec les logiques sociales de l'engagement[19] ; l'étude des conséquences de la sortie enfin, tant en termes de « conséquences biographiques de l'engagement »[20] que du point de vue des organisations[21]. À ces travaux, l'on peut ajouter une partie de la production scientifique récente sur les processus de radicalisation et de déradicalisation, lesquels associent la question du renoncement à l'action militante et celle de la « déprogrammation », *i.e* de l'effacement des convictions politiques ou religieuses[22].

Toutefois, les expériences « négatives » sont généralement étudiées par les spécialistes des mouvements sociaux et du militantisme au travers d'une épistémologie utilitariste qui rabat les affects sur la balance coûts-avantages. Nous faisons le pari, après d'autres[23], qu'en relativisant l'opposition entre rétributions et coûts, l'on se donne les moyens d'étudier plus finement les conditions sociales locales et historiques favorisant tels ou tels états affectifs et expressions émotionnelles dans l'action militante[24]. Ainsi les travaux en termes de carrières présentent-ils l'avantage d'être attentifs aux « changements de perspective » des individus, puisque c'est en identifiant des moments de bifurcation que l'on tâche de restituer la dynamique des parcours sociaux. Ce sont précisément ces moments qui sont le plus susceptibles de générer des situations conduisant à éprouver et à exprimer du malheur militant. Que l'on s'inscrive dans une perspective plutôt beckerienne visant un séquençage des parcours en état successifs ordonnés[25] ou dans une perspective straussienne qui s'attache à

18. Fillieule O., « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », in Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant*, *op. cit.*

19. Leclercq C., *Histoires d'« ex »*, *op. cit.*

20. Leclercq C. et Pagis J. (dir.), « Les incidences biographiques de l'engagement », *Sociétés contemporaines*, n° 84, 2011 ; Fillieule O., Béroud S., Masclet C., Sommier I., *Changer le monde, op. cit.*

21. Fillieule O., Neveu E. (eds), *Activists Forever. The Long-Term Impact of Political Activism in Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

22. Horgan, J., *Walking Away from Terrorism : Accounts of Disengagement from Radical and Extremist Movements*, New York : Routledge, 2009 ; Bosi L., Demetriou C., and Malthaner S. (eds) *Dynamics of Political Violence : A Process-Oriented Perspective on Radicalization and the Escalation of Political Conflict*. Farnham : Ashgate, 2014. Voir aussi Bonelli L. et Carrié F., *La fabrique de la radicalité*, Paris, Seuil, 2018.

23. Lagroye J. et Siméant J., « Gouvernement des humains », art. cit.

24. Voir Sommier I., « Les pathologies du militantisme », Site *La vie des idées*, 13 avril 2021. Dans quelques rares travaux, le rejet de l'utilitarisme s'accompagne du renoncement à toute analyse sociologique au profit de notions vagues comme celle de « groupe circonstanciel » (Villain J.P. et Lemieux C., « La mobilisation des victimes d'accidents collectifs. Vers la notion de "groupe circonstanciel" », *Politix*, n° 44, 1998) ou de « nouveaux mouvements émotionnels » (Walgrave et Verhulst, « Toward "New Emotional Movements" ? A Comparative Exploration into a Specific Movement Type », *Social Movement Studies*, vol. 5, n° 3, 2006). Pour une critique stimulante, voir Latté S., « Des "mouvements émotionnels" à la mobilisation des émotions », *Terrains/Théories*, n° 2, 2015.

25. Darmon M., « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, n° 82, 2008.

inscrire les parcours dans un mouvement plus fluide et moins déterminé tout en s'appuyant sur l'identification de bifurcations[26], les affects sont systématiquement relevés comme signes et indices de changements d'état. Dans ce cadre, le malheur militant, qu'il s'observe et s'exprime *in situ* ou soit évoqué *a posteriori*, est moins étudié pour lui-même que comme indicateur des variations des niveaux d'engagement et, le cas échéant, d'un processus de désengagement.

1.2 Malheur militant et *burnout*

Le *burnout*, que l'on traduit en français de manière restrictive par « syndrome d'épuisement professionnel », peut se définir comme l'implication à long terme dans des situations émotionnellement exigeantes, lesquelles génèrent « une combinaison d'attentes très élevées et de stress situationnel chronique »[27]. La recherche dans ce domaine est assez pléthorique en raison d'une demande sociale soutenue[28]. On le sait, le trait premier des organisations mobilisant des salarié.es, des volontaires et des bénévoles, est le *turn over*. Dans le domaine de la sociologie du travail, le *burnout* renvoie à l'exploration et au traitement des risques psycho-sociaux encourus dans les univers professionnels[29]. Les univers militants, avec leurs volontaires, bénévoles, salarié.es activistes et activistes salarié.es, peuvent aussi bien générer des phénomènes de *burnout*, et les travaux ne manquent pas qui s'intéressent à l'épuisement des militant.es sous l'aspect de l'impact à long terme, accumulé et débilitant, du stress lié à l'activisme[30], poussant des individus à quitter involontairement le militantisme ou à réduire leur niveau d'engagement[31].

Pour l'essentiel, ce sont Herbert J. Freudenberger et Gail North en 1986 qui donnent le ton des travaux consacrés au *burnout*[32]. Les auteurs proposent un modèle processuel du phénomène, avec une succession d'états conduisant des premiers signes d'un malaise à l'effondrement : l'acharnement à faire ses preuves, un engagement renforcé et l'incapacité à se déconnecter du travail, l'inattention à ses besoins, le déplacement des conflits, la révision des valeurs,

26. Grossetti M., Bessin M., Bidart C., *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris La Découverte, 2009.

27. Slackers, *The South London Activist Choir*, cité in Cox L., *How do we keep going ? Activist burnout and personal sustainability in social movements*, Unpublished paper, Helsinki, 2011.

28. La littérature recense plus de 6 000 travaux sur le *burnout* et environ 1 000 articles sont publiés chaque année sur un aspect du *burnout*. De 2014 à 2017, une revue intitulée *Burnout Research* a été consacrée au sujet.

29. Clot Y., *Le travail à cœur. Pour en finir avec les risques psychosociaux*, Paris, La Découverte, 2010.

30. Chen C. et Gorski P., « Burnout in Social Justice and Human Rights Activists : Symptoms, Causes, and Implications », *Journal of Human Rights Practice*, 7(3), 2015.

31. Rettig H., *The lifelong activist : How to change the world without losing your way*. New York, NY : Lantern Books, 2006, p. 16.

32. Freudenberger H.J. et North G., *Women's Burnout : For the Woman Who's Made Commitments to Everyone But Herself*, New York, Viking Press, 1986.

le déni des problèmes émergents, la difficulté des contacts sociaux, le repli sur soi, les changements comportementaux, la dépersonnalisation, le vide intérieur, la dépression et l'épuisement[33].

À lire cette description, on saisit combien l'entrée par le malheur militant se distingue d'une réflexion en termes de *burnout*. En premier lieu, les causes les plus fréquentes de l'épuisement professionnel tournent autour de problèmes liés au dispositif de travail, comme par exemple la charge de travail, la question de l'autonomie ou de la rotation du personnel, alors que dans les milieux militants, où les individus ont tendance à avoir des niveaux élevés de conscience de l'oppression, le travail militant proprement dit a moins de probabilités d'être générateur d'un stress équivalent (le cas des permanents s'inscrit cependant dans les contraintes du travail salarié). Le *burnout* est par ailleurs une catégorie psychologique qui entend désigner les manières dont l'individu affronte des situations de stress. Même si dans l'exploration des facteurs favorisant le phénomène, l'on cherche à identifier des catalyseurs objectifs, il n'en demeure pas moins que l'on reste centré sur l'individu et ses tourments psychologiques. En outre, le malheur militant tel que nous l'avons défini ne conduit pas forcément au *burnout*, mais peut mener à d'autres issues. Ainsi par exemple, Doug McAdam considère ce dernier comme l'une des quatre « voies de sortie » de la participation à un mouvement, aux côtés des affiliations concurrentes, d'une augmentation de la répression et donc des coûts perçus de la participation, et de la démobilisation collective[34]. L'on se souvient aussi de la fameuse tripartition proposée par Hirschman, c'est-à-dire des trois options que sont la défection, la prise de parole et la loyauté[35]. Pour finir, les modèles proposés reposent le plus souvent sur la recherche d'invariants universels, ce qui contraste avec notre approche, attentive à la manière dont les parcours se réfractent au gré des variations structurelles et contextuelles, tant au niveau global (la société) que local (les collectifs militants et leurs effets socialisateurs).

Au terme de ce rapide arpentage de la littérature disponible, une réflexion en termes de malheur nous semble porter de réels profits de connaissance. Nous voudrions proposer ici une alternative aux descriptions psychologisantes des logiques de la déception dans les univers militants, avec la visée d'en comprendre et d'en objectiver les mécanismes. Que doit cette souffrance aux propriétés des champs ou des configurations dans lesquels s'inscrit l'action militante ? Aux transformations des structures sociales et mentales, des institutions et des contextes socio-historiques ? À l'épuisement ou à la démonétisation d'un répertoire d'action collective ? Aux évolutions tant idéologiques que morphologiques de l'organisation considérée ? Aux trajectoires sociales des individus étudiés ? Comment ce désarroi affecte-t-il les carrières militantes ?

33. Pour des variations sur ce processus, voir Gorski P., Lopresti-Goodman S. et Rising D., « "Nobody's paying me to cry": the causes of activist burnout in United States animal rights activists », *Social Movement Studies*, 18:3, 2019.

34. McAdam D., « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », in Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant*, *op. cit.,* p. 67.

35. Hirschman A.O., *Défection et prise de parole. Théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995.

Quelles sont les chances pour les militants de s'adapter aux expériences de doute ou d'abattement ? Quelles ressources, quelles techniques peuvent-ils mobiliser ? De quels moyens disposent les organisations pour limiter l'expression des insatisfactions et la désagrégation du corps militant ? Autant de questions qui ouvrent un vaste domaine de recherches, et auxquelles ces pages invitent à répondre avec les outils des sciences sociales.

2. SAISIR LES EXPRESSIONS DU MALHEUR

Notre définition du malheur militant invite à multiplier les sources et à combiner les modes d'accès aux situations produisant ou ayant produit, dans le passé, de tels affects. Pour les chercheurs travaillant à recueillir des verbalisations auprès d'enquêté.es, surgissent des difficultés relativement classiques, qui relèvent de l'attention portée aux significations que les agents attribuent à leurs pratiques et à leurs expériences, mais aussi des embûches spécifiques à l'objet malheur. Sans revenir ici sur des éléments bien connus, on rappellera que les verbalisations recueillies en entretien permettent d'accéder à des « motifs »[36], soit des actes de langage contraints par un vocabulaire disponible pour les interviewé.es et qui leur permet de donner sens à une conduite. Plus précisément, les motifs sont liés à des vocabulaires historiquement associés à différents types de comportements institutionnels : « L'imputation des motifs peut être contrôlée par référence à la constellation typique de motifs dont on observe qu'ils sont socialement liés à des classes d'actions situées »[37]. En outre, toutes les raisons ne sont pas également invocables et varient selon le contexte de leur énonciation, soit la relation sociale que constitue l'entretien lui-même[38]. Enfin, les motifs étant des justifications pour l'action – des raisons d'agir – ils comportent, avec des variations en fonction des propriétés des enquêtés, une dimension stratégique[39].

De tout cela, il résulte que dans les verbalisations recueillies, notamment parce qu'elles se réfèrent à la mémoire d'émotions ressenties et de situations vécues dans le passé, il est difficile de faire la part du malheur effectivement éprouvé en situation et d'émotions reconstruites *a posteriori*[40]. Le malheur éprouvé à

36. Dans la tradition interactionniste, voir le travail pionnier de Burke K., *A Rhetoric of Motives*, Berkeley, University of California Press, 1969 et Wright Mills C., « Situated Actions and Vocabularies of Motives », *American Sociological Review*, 6, décembre 1940.

37. Gerth H.H. et Wright Mills C., *Character and Social Structure. The Psychology of Social Institutions*, Harcourt Brace Jovanovich, 1954, p. 112.

38. Comme l'indique Karl Mannheim : « Les motifs comme les actions proviennent très souvent non pas du for intérieur mais de la situation dans laquelle se trouvent les individus » (Mannheim K., *Man and Society*, London, Routledge and Kegan Paul, 1940, p. 249). Cela amène à tenir aussi compte du fait que les conditions d'énonciation du malheur militant ne peuvent qu'être inégalement distribuées.

39. Wright Mills C., « Situated Actions and Vocabularies of Motives », art. cit., p. 907.

40. Gerth H.H. and Wright Mills C., *Character and Social Structure, op. cit.,* p. 116.

un moment donné peut ainsi faire l'objet d'une mise en oubli[41]. À l'inverse, des personnes qui n'auraient pas éprouvé de tels sentiments peuvent, avec le temps, croire les avoir éprouvés et en faire état en situation d'entretien. L'on peut encore avoir éprouvé une situation de malheur dans le passé, s'en souvenir au moment de l'entretien et ne pas vouloir en faire état[42]. Enfin, il est des cas où le malheur militant éprouvé est verbalisé et d'autres dans lesquels il ne l'est pas, soit que l'on en ait une conscience peu claire ou nulle au moment où on l'éprouve[43], soit que les conditions qui auraient permis de s'exprimer n'étaient pas réunies. L'étude des affects éprouvés et verbalisés par les militant.es n'échappe donc à aucun des obstacles propres aux processus par lesquels les individus reconstruisent de manière continue le souvenir de leurs expériences et les sentiments que celles-ci suscitèrent, procédant par filtrage, effacement, recomposition de la mémoire individuelle et collective[44]. L'essentiel est peut-être ici de se rappeler, avec Norbert Elias, que « le langage est une des concrétisations de la vie sociale et psychique »[45], autrement dit qu'un acte de langage en dit toujours long : ce qu'il dit est sans doute important, mais qui le dit, à qui et comment, voilà qui renseigne tout autant le chercheur. Le recueil d'une parole donne accès à un état des rapports sociaux : quand un souvenir s'énonce, il informe tant la carrière du locuteur que les conditions sociales de sa rétrodiction.

2.1 Des modalités expressives réglées

Dans le matériau biographique, les expériences sont stylisées pour répondre à des attentes collectives, en vertu d'une sorte de communalisation des manifestations affectives, ce qui se traduit par des formes attendues, normées, d'expression du malheur. On aurait sans doute tort d'y voir une limite ou une difficulté, tant ces discours de la souffrance constituent les points d'émergence de la régulation sociale des états émotionnels. Comme tous les affects, le malheur s'énonce et s'expose au moyen de formes « sociogrammatiques » qui confèrent à certaines remémorations des aspects stéréotypés[46] et rappellent la nature profondément sociale des émotions, autrement dit leur caractère collectif, imposé et ritualisé. Il faut ici revenir aux travaux fondateurs d'Émile Durkheim sur le caractère coercitif des faits sociaux[47], y compris sous la forme d'un malheur impératif, comme dans les formes « négatives » du culte religieux (punition, privation, expiation,

41. Gaxie D., « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », art. cit.

42. L'on sait depuis notamment les travaux de Michael Pollak que le silence n'est pas nécessairement oubli (Pollak M., *Une identité blessée. Études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993). Voir également Wieviorka A., *L'Ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002.

43. Weber M., *Économie et société*, Paris, Press Pocket, 1995 (1921), p. 51.

44. Descamps F. 2001. *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière – Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, 2001.

45. Elias N., *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 2002 (1939), p. 244.

46. Robin R., « Récit de vie, discours social et parole vraie », *Vingtième siècle*, 10, 1986.

47. Durkheim É., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1997 (1895).

ascétisme) ou les rites piaculaires de déploration d'une catastrophe, de conjuration d'une menace pour le groupe, de commémoration des évènements douloureux, tous précisément codifiés. Ainsi, « le deuil n'est pas l'expression spontanée d'émotions individuelles (…) [il] n'est pas un mouvement naturel de la sensibilité privée, froissée par une perte cruelle ; c'est un devoir imposé par le groupe »[48]. Pensons aussi aux analyses de Marcel Mauss sur « l'emploi obligatoire et moral des larmes » dans les rituels funéraires australiens : « Une catégorie considérable d'expressions orales de sentiments et d'émotions n'a rien que de collectif, dans un nombre très grand de populations, répandues sur tout un continent. Disons tout de suite que ce caractère collectif ne nuit en rien à l'intensité des sentiments. (…) Mais toutes ces expressions collectives, simultanées, à valeur morale et à force obligatoire des sentiments de l'individu et du groupe, ce sont plus que de simples manifestations, ce sont des signes des expressions comprises, bref, un langage. »[49] L'étude du malheur militant peut ainsi s'appréhender comme une étude des cadres sociaux de l'affectivité, où les entretiens laissent émerger certaines règles d'expression du désarroi en une époque, une société, un milieu et un espace d'activités donnés[50].

Dans certains cas, c'est en vertu d'une sorte d'effet de théorie que les enquêté.es s'approprient des expériences négatives qu'ils et elles n'ont pas vécues mais dont ils et elles savent qu'elles sont généralement invoquées dans le discours public sur leur engagement. « L'intériorité réflexive du sujet, le libre rapport à soi, est une pratique qui s'inscrit dans une relation de pouvoir qui fixe autant les conditions de l'énonciation, qu'il en aiguillonne le contenu »[51].

Tout l'enjeu de l'analyse est alors de mettre en lumière, au-delà du simple enregistrement des verbalisations attestant de souffrances, les règles sociales, les normes ou les « conventions » permettant d'en rendre sociologiquement raison. Dans une telle perspective, on ne s'intéresse pas d'abord à retracer les origines ou les sources des affects, mais plutôt à comprendre de quelle manière, lorsqu'on les repère, leur expression se joue à l'interface d'une situation et d'une expérience socialement constituées. Comme le résume Arlie Hochschild, « les facteurs sociaux affectent la façon dont les émotions sont provoquées et exprimées. En outre, les facteurs sociaux guident aussi ces micro-actions que sont l'étiquetage, l'interprétation et la gestion des émotions. Ces micro-actions, à leur tour, se reflètent dans ce qui est étiqueté, interprété ou géré. Elles sont, en somme, intégrées dans ce que nous appelons « émotion ». Dans cette école

48. Durkheim É., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, CNRS Éditions, 2008 : (1912), p. 561.

49. Mauss M., « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, n° 18, 1921.

50. Sur ces questions, on pourra lire les travaux de Nicolas Mariot, notamment *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province. 1888-2002*, Paris, Belin, 2006.

51. Potte-Bonneville M., « Individuation et subjectivation : remarques à partir de Michel Foucault », dans Corcuff P., Le Bart C., De Singly F. (dir.), *L'individu aujourd'hui,* Rennes, PUR, 2010, p. 120, cité in Smaoui S., *La mobilisation comme gouvernement de soi : s'engager et lutter pour la mémoire et la cause des victimes du franquisme en Espagne (2000-2013)*, Thèse de science politique, IEP de Paris, 2016.

de pensée, les émotions sont perçues comme étant socialement enracinées »[52]. Ce qui *in fine* fait écho à la distinction proposée par William Reddy entre *emotions* (expériences appropriées subjectivement par les individus) et *emotives* (normes permettant leur verbalisation et leur exposition à d'autres que ceux qui les ressentent) pour souligner que les manifestations émotionnelles résultent de la manière dont les états affectifs individuels sont canalisés, éventuellement suscités, par un travail de mobilisation, en fonction d'un cadre normé déjà donné[53].

Ainsi par exemple, dans une recherche récente consacrée aux parcours des ex-soixante-huitards et reposant notamment sur des récits biographiques, l'analyse montre que l'expression par d'aucuns d'émotions négatives est d'abord le produit d'une reconstruction *a posteriori* et d'un alignement (e.g. sur les souffrances générées par le machisme des collectifs militants, ou encore les coûts d'un engagement total) et d'autre part, que si certaines classes d'expériences et d'émotions associées sont invoquées de manière récurrente, d'autres en revanche sont largement mises en oubli (par exemple l'alcool, le suicide, la dépression et les disparitions qui s'ensuivent). Lorsqu'elles sont évoquées, elles sont le plus souvent pathologisées, faisant de symptômes des causes[54]. Il arrive aussi que le dolorisme militant soit un effet de l'enquête : gage de la dimension sacrificielle de l'engagement, il se change dans certains cas en figure imposée et devient plus disert.

À ces enjeux s'ajoutent les ambiguïtés des rapports entre le malheur militant et l'activité critique au sein des collectifs d'engagement.

2.2 Malheur et réflexivité critique

Malheur et sens critique peuvent être articulés, sans toutefois que leur corrélation soit systématique. La critique du collectif et de son fonctionnement est une composante du travail militant qui ne s'associe pas nécessairement à un malaise persistant de la part de ceux qui s'emploient à pointer ce qu'ils perçoivent comme les faiblesses de leur groupement. Là encore, en fonction du contexte, du type d'organisation considéré et de sa position dans un champ d'alliances et de conflits, mais aussi des ressources détenues par les personnes engagées, la dénonciation pourra ou non s'accompagner d'un état de souffrance. Certaines organisations se sont construites en admettant en leur sein l'expression de voix discordantes ou de discours dénonciateurs. Les « courants » du Parti socialiste ont ainsi pu, du moins tant que ce parti occupait une place dominante dans la gauche française, permettre aux tenants de lignes

52. Hochschild A.R., « Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure », *American Journal of Sociology*, 85, 1979, p. 555.

53. Reddy W., « Against Constructionism : The Historical Ethnography of Emotions », *Current Anthropology*, 38 (3), 1997.

54. Lechaux B. et Sommier I., « Quand le "je" s'oppose au "nous" (et vice versa) » et Fillieule O. et Sommier I., « Déprises. Logiques du désengagement et évaluations rétrospectives », in Fillieule *et al., Changer le monde, changer sa vie,* 2018, *op. cit.*

minoritaires de lutter en interne pour infléchir les choix du parti[55]. Jusqu'à un certain point, il était pensable et possible de se dire « contre » sans que les fondements de l'engagement vacillent ou que le désarroi l'emporte. On a vu comment la perte d'influence de ce parti et sa marginalisation dans la compétition politique avaient changé la donne, la critique interne ayant du même coup perdu une bonne part de ses fonctions antérieures (par exemple, le fait d'être pourvoyeuse de trophées divers pour telle figure d'un courant donné). D'autres institutions sont connues pour leur tendance, non seulement à tolérer, mais à encourager la critique. L'ONG Médecins sans frontières se distingue ainsi dans le champ humanitaire par sa « puissante réflexivité » : dans ce cas, c'est une véritable « socialisation critique » qui incite les militant.es à adopter ce registre, lequel s'avère pourvoyeur de gratifications[56].

Dans d'autres organisations militantes, le malheur et la réflexivité critique peuvent entretenir des rapports plus étroits, comme on l'observe dans le monde communiste. De nombreuses publications autobiographiques ou scientifiques montrent combien les doutes des militant.es – et *a fortiori* les contestations explicites – ont occasionné de profondes et durables souffrances. En particulier dans les périodes où dominait une culture unanimiste, de « vigilance » et de répression des écarts (réels ou imputés) à la ligne partisane, les militant.es éprouvé.es par le doute pouvaient osciller entre l'aveu de leurs « divergences » dans un mouvement de transparence à l'égard de l'institution, et leur refoulement dans leur for intérieur[57]. Là encore, la contextualisation historique s'impose, tant les mécanismes de vigilance institutionnelle, la vocation et le désir de perfectionnement des militant.es dépendent de l'étape de l'histoire partisane à laquelle on se réfère[58]. Des travaux récents éclairent les expériences de détresse que peuvent traverser les porte-parole ouvriers pris dans les contradictions de la délégation et les doutes sur l'action organisée : la trajectoire de Christian Corouge, émaillée de moments dramatiques, est puissamment évocatrice du malheur militant, sans pour autant s'y résumer[59].

Les manières de ressentir et d'exprimer de tels affects varient donc non seulement en fonction des propriétés sociales des agents concernés (position dans les rapports de classe, de sexe, d'âge, de génération et d'appartenance ethno-culturelle) mais aussi en fonction des types de collectifs qui les encadrent, de leur culture institutionnelle, des mécanismes qu'ils déploient

55. Lefebvre R., « "Petits arrangements avec son militantisme". Le désarroi identitaire des militants du Parti socialiste », *in* Muriel Surdez, Michaël Voegtli, Bernard Voutat (dir.), *Identifier, s'identifier*, Genève, Antipodes, 2010.

56. Rambaud E., « L'organisation sociale de la critique à Médecins sans frontières », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 4, 2009.

57. Pennetier C. et Pudal B., « For intérieur et remise de soi dans l'autobiographie communiste d'institution (1931-1939) : l'étude du cas Paul Esnault » in CURAPP, *Le for intérieur*, Paris, 1995.

58. Pudal B., *Un monde défait. Les communistes français de 1956 à nos jours*, Éditions du Croquant, 2009.

59. Pialoux M., Corouge C., *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*, Paris, Agone, 2011.

pour recruter, sélectionner et orienter leurs membres vers telle ou telle tâche. Les conditions d'expression du malheur sont plus précisément redevables de « l'étendue des sacrifices consentis pour entrer dans le groupe (rites d'initiation, mises à l'épreuve, hiérarchisation et cloisonnement), de la socialisation plus ou moins forte au sein du groupe, qui se traduit notamment par le renforcement de l'attachement émotionnel, lequel varie en fonction du degré de renonciation aux relations sociales extérieures au groupe (réseaux familiaux et amicaux), les règles enfin qui président à la défection, quelquefois rendue impossible par la dépendance matérielle ou la menace d'être pourchassé comme traître »[60]. L'on retrouve ici les analyses développées par Hirschman, selon lesquelles la restriction de la prise de parole peut être assurée par divers moyens, comme l'instauration de « droits d'entrée élevés »[61].

2.3 L'articulation des matériaux

On voit que l'analyse des affects par le recueil d'entretiens biographiques soulève de multiples questions. Pourtant, la contextualisation rigoureuse des propos d'enquêté.es et leur inscription dans les structures sociales qui les rendent possibles en font un matériau pertinent. Il est ainsi profitable de rapporter ces données à des archives relatives aux époques concernées, dans la lignée des travaux fondateurs de James[62] ou de Thomas et Znaniecki[63] ; de pratiquer la vieille technique thucydienne du croisement et du recoupement des témoignages ; de neutraliser les pièges de l'illusion biographique par l'inscription des itinéraires individuels et collectifs « dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations »[64] ; de prendre cette illusion même pour objet en rappelant, avec Bourdieu, qu'elle relève de postulats socialement valorisés (la vie comme « ensemble cohérent et orienté ») ou, avec Strauss, qu'elle structure la représentation de soi en résolvant le caractère erratique des expériences vécues[65] ; d'esquisser une typologie des classes de

60. Fillieule O., Bennani-Chraïbi M. (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 12.

61. Hirschman A.O., *Défection et prise de parole. Théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995, p. 147. Voir aussi Aronson E., Mills S., « The Effects of Severity of Initiation on Linking for a Group », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 59, 1959.

62. James W., *The Varieties of Religious Experience : A Study in Human Nature,* 1902.

63. Thomas W., Znaniecki F., *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998 (Chicago, 1919).

64. Bourdieu P., « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62, 1986, p. 71.

65. « Chaque "récit de soi", qu'on le pense ou l'écrive, produit un ordonnancement symbolique des événements. Le sens que l'on donne à sa propre vie repose sur les concepts, les interprétations, que l'on applique à la multiplicité désordonnée des actes passés. Si vos interprétations sont convaincantes pour vous-même, si vous faites confiance à votre terminologie, alors il y a une sorte de sens continu attribué à votre vie dans son ensemble » (Strauss A.L., *Mirrors and Masks : The Search for Identity*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 1959, p. 145).

situations génératrices de malheur et des formes prises par son expression ou sa mise en oubli[66].

Si l'entretien est un matériau biographique riche et relativement accessible, il existe d'autres modes d'accès à la parole du militant tourmenté : les archives, et plus particulièrement les ego-documents tels que les carnets personnels, les écrits autobiographiques, les correspondances, ou encore la trace des données échangées sur les réseaux sociaux, laissent des indices sur les doutes, malaises, découragements, désaveux, renoncements, restitués dans le cours de l'engagement ou dévoilés après coup[67]. Dans notre ouvrage, le travail de Nicolas Simonpoli à partir des lettres d'un permanent de la CGT, ou encore la contribution de Yann Raison du Cleuziou, qui mobilise des lettres retrouvées dans les archives de la province dominicaine de France, montrent combien les ego-documents gagnent à être exploités[68]. Les archives écrites et visuelles peuvent également se révéler précieuses pour déjouer les reconstructions *a posteriori* et l'histoire officielle des organisations. Ainsi de la Ligue communiste révolutionnaire qui, dans les années 1970, fait face à la politisation des questions « privées » et se heurte aux revendications de ses militant.es homosexuel.les. Le parti se refuse à tout ostracisme, acceptant le débat, notamment à travers sa presse (*Rouge*), ses revues (*Marx ou Crève/Critique communiste, Cahiers du féminisme)*, allant même jusqu'à créer une Commission nationale homosexualité (CNH) en 1977. Or, l'étude des débats internes par le recours aux archives de cette commission indique que cette prise en compte est demeurée à l'état de village Potemkine tout au long de la décennie 1970[69]. L'on comprend mieux dès lors le décalage entre les récits de souffrance des ex-militant.es homosexuel.les qui dressent le portrait d'une organisation braquée sur ses positions idéologiques et empêtrée dans des contradictions qu'elle ne parvient à étouffer que grâce au silence et à la résistance passive de ses membres, et ceux de leurs camarades non directement concerné.es. Ces dernier.es, soit ont oublié ce

66. C'est dans cette direction prosopographique que vont nombre de travaux visant une biographie collective. Voir par exemple Federini F., *Écrire ou combattre. L'engagement des intellectuels dans la résistance armée (1942-1944)*, Paris, La Découverte, 2006 ; Brodiez-Dolino A., *Le Secours populaire français 1945-2000. Du communisme à l'humanitaire*, Presses de Sciences Po, 2006 ; Pagis J., *Mai 68, op. cit.* ; ou encore, dans la lignée du « positivisme narratif » de Andrew Abbot, Rossier T., et Fillieule O., « Devenir(s) militants : proposition de méthode pour une exploration des conséquences biographiques de l'engagement des soixante-huitard.e.s français.e.s », *Revue française de science politique*, vol. 69, n° 4, 2019.

67. Pour un exemple particulièrement abouti d'exploration sociologique des sensibilités des enquêtés, voir Smaoui S., *op. cit.* ainsi que « Du divan à la lutte. Les cheminements militants de la réalisation de soi », *Genèses*, n° 122, 2021.

68. Pour un exemple tiré de l'historiographie du communisme, on retiendra les échanges épistolaires entre le dirigeant communiste Albert Vassart et sa compagne Cilly Geisenberg entre 1928 et 1931, lesquels constituent de riches matériaux pour saisir les doutes persistants d'un militant qui finira par se détacher du PCF (Pennetier C. et Pudal B., « L'auto-analyse d'un dirigeant communiste et d'un couple communiste : Albert Vassart et Cilly Geisenberg-Vassard » in Pennetier C. et Pudal B. (dir.), *Le sujet communiste. Identités militantes et laboratoires du « moi »*, Rennes, PUR, 2014).

69. Fillieule O. et Sommier. I. (dir.), *Marseille années 68*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

moment et croient parler du passé quand ils ne font que projeter sur celui-ci l'état présent du parti, soit mentent ouvertement, soucieux qu'ils sont de bâtir une histoire non entachée des errements du passé[70].

Depuis quelques années enfin, le recours aux traces numériques laissées sur les réseaux sociaux tend à prendre de plus en plus de place dans les protocoles d'enquête, ce qui bien entendu est à rapporter à l'extension considérable de leur usage par les agents mobilisés dans les mouvements sociaux[71]. L'archivage et l'étude des posts d'activistes sur Facebook permet ainsi de s'affranchir des biais afférents aux phénomènes de scotomisation et d'illusion rétrospective, offrant de restituer, au fur et à mesure que les événements se déroulent, les sentiments exprimés dans les statuts et commentaires. Le recours à un tel matériau est précieux pour rendre compte de moments particulièrement intenses au cours desquels les émotions fortes se succèdent et s'enchaînent souvent à une vitesse telle que, le temps chaud passé, les individus ne retiennent que des bribes de concaténation. Comme dans le cas de l'épisode révolutionnaire de 2011 en Égypte, du Hirak Al-Rif au Maroc en 2016-2017 ou du mouvement des Gilets jaunes en France qui, sans doute parce que Facebook y a joué un rôle central, ont été beaucoup étudiés à partir des matériaux numériques[72].

Un tel matériau peut aussi bien faire l'objet d'analyses qualitatives classiques, comme l'étude d'une page personnelle, que d'approches automatisées et adaptées au *big data*. Deux méthodes se dégagent ici pour une analyse des verbalisations : l'enquête linguistique par comptage de mots, et l'analyse de sentiments par apprentissage automatique. Ces analyses visent à construire une description dynamique des verbalisations des sentiments exprimés en ligne, en lien avec les événements et les modes d'action qui font l'histoire du mouvement[73].

---

70. Les chercheuses et chercheurs en sont parfois peu conscient.es, qui reprennent ces anachronismes enchantés à leur compte, contribuant ainsi à la construction de cette histoire officielle. Pour un exemple, voir Joshua F., *Anticapitalistes*, Paris, La Découverte, 2015 et, pour un contre-exemple, Salles J.-P., *La Ligue Communiste Révolutionnaire (1968-1981). Instrument du grand soir ou lieu d'apprentissage ?,* Rennes, PUR, 2005.

71. Sur ce point, voir El Chazli Y., *Devenir révolutionnaire à Alexandrie. Contribution à une sociologie historique du surgissement révolutionnaire en Égypte*, Thèse de science politique, Université de Lausanne et Université Paris 1, 2018, p. 63.

72. Respectivement El Chazli Y., *ibid.*, 2018 et « Revolution as a Life-Altering Experience : The Case of Egypt », *Brandeis university Middle East Brief*, 2020 ; Chapi A., « Morocco's Hirak al-Rif Movement : "Youths of the Neighbourood"' as Innovative Protesters ? », *Partecipazione e Conflitto*, July 2021 ; Bendali Z. et Rubert A., « Les sciences sociales en gilet jaune. Deux ans d'enquêtes sur un mouvement inédit », *Politix*, n° 4, 132, 2020.

73. Smith L.G.E., McGarty C., et Thomas E.F., « After Aylan Kurdi : How tweeting about death, threat, and harm predict increased expressions of solidarity with refugees over time, » *Psychological Science*, 29(4), 2018. Précisons que ces pistes restent à ce jour exploratoires et les profits de connaissance que l'on en pourrait tirer demeurent incertains.

3. ANALYSER LES DÉSAJUSTEMENTS STRUCTURAUX

Les affects en général, et les formes de souffrance en particulier, relèvent des structures incorporées : ainsi sont-ils liés aux structures objectivées[74] dans un état donné du monde social et des microcosmes qui le constituent, qu'il s'agisse de champs à proprement parler ou d'institutions, d'organisations, de groupes diversement formalisés. Aussi ne peut-on analyser séparément le malheur militant, même (et surtout) en observant un cas individuel, des conditions sociales qui le rendent possible à un moment donné de l'histoire : en tant que fait social, le malheur est le produit de mécanismes dont l'individu ne décide pas et dont lui seul, pris comme un isolat, ne saurait donner la clé. Ainsi l'analyse sociologique ne peut-elle se résumer à l'inventaire de volitions ou d'états d'âme idiosyncrasiques, comme le rappelle une règle durkheimienne aussi célèbre que sous-estimée : « Toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fausse »[75].

Il ne s'agit certes pas d'évacuer l'individu comme objet d'analyse, mais de garder à l'esprit que ses affects ne sont pas dissociables de ses propriétés objectives, mieux, de sa trajectoire, entendue comme succession de positions et de perspectives contribuant à façonner et à modifier tout au long du cycle de vie son système de dispositions. En effet, les structures, si elles présentent une certaine inertie, ne sont jamais immuables, prises qu'elles sont dans des logiques historiques de restructuration. L'incorporé n'est, pas plus que l'objectivé, cristallisé une fois pour toutes : comme le montre cet ouvrage, le malheur militant est pris dans l'histoire, tant individuelle que collective, et s'explique par une conjonction de transformations.

Il nous paraît possible de défendre une sociologie des affects préservée des penchants impressionnistes et tautologiques qui peuvent se loger dans l'étude des expériences de détresse individuelle. On dispose ici de points d'appui et de références solides, qui relient l'économie psychique des individus aux cadres de la vie sociale, parmi lesquelles des études fondatrices sur les pathologies du monde social[76], la sociogenèse des sensibilités[77] et plus particulièrement du désespoir[78], les misères de position[79]. La sociologie politique gagne à s'armer pour étudier la construction sociale de la souffrance, dans un contexte académique où l'on observe des formes d'involution vers un individualisme méthodologique qui, sous couvert d'explorer les singularités, peut conduire à la myopie.

74. Bourdieu P., *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
75. Durkheim É., *Les règles de la méthode sociologique, op. cit.*, p. 103.
76. Durkheim É., *Le suicide*, Paris, Félix Alcan, 1897.
77. Elias N., *La civilisation des mœurs, op. cit.*
78. Elias N., *Mozart, op. cit*.
79. Bourdieu P., *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

La possibilité d'un malheur militant suppose la construction d'institutions et de groupements offrant à certaines catégories d'individus des lieux d'investissement, à un moment et dans un état donnés des structures sociales et morales, qui doivent beaucoup à l'histoire de la formation de l'État et de la division du travail social. Il importe alors de tenir compte de la trajectoire étatique et de l'histoire des groupes en lutte, l'ensemble correspondant à un ordre social dont on pourra détailler les structures économiques, le système éducatif, l'édifice institutionnel et les « groupes primaires ». Ce travail de contextualisation ne se réduit pas à la prise en compte d'un « niveau macrosociologique » traité indépendamment des autres niveaux d'analyse (lorsqu'il n'est pas oublié) : il revient à décrire les conditions objectives qui façonnent et sont façonnées par les sensibilités collectives. La compréhension des affects nécessite ainsi d'appréhender dans le même mouvement les formes objectivées et les formes incorporées du monde social, en montrant comment elles s'accordent ou, parfois, se désaccordent. On observe en effet que le malheur s'enracine dans des désajustements structuraux, des ruptures d'équilibre ou d'évidence, dont les variantes individuelles éclairent les rouages. Ces décalages, tensions, contradictions, peuvent revêtir des formes diverses : l'enjeu du travail de recherche est alors d'identifier « ce qui se désajuste » ou « ce qui se tend », dans quelles circonstances locales et globales, selon quelles modalités, et éventuellement avec quels effets.

3.1 Les décalages entre les espérances et les chances

Tandis que la félicité militante s'inscrit dans la perception d'une consonance entre les attentes et leurs chances de réalisation, ou du moins dans le sentiment de pouvoir agir sur le cours des choses conformément à une éthique, le malheur peut naître du constat que ces projections sont vouées à l'échec. De ce point de vue, plusieurs configurations sont propices aux états de souffrance et à leur expression.

Il existe des causes mal aimées ou rejetées à un moment de l'histoire[80]. Il en va ainsi de mouvements qui, à tout le moins dans leur phase initiale, visent aussi sinon d'abord la reconnaissance d'une commune humanité de la part de groupes stigmatisés. L'on songe d'emblée aux luttes dites identitaires, liées notamment aux « causes sexuelles »[81] et plus généralement aux formes structurelles d'oppression. Les individus qui s'y engagent mettent en jeu leur identité même. D'autres causes peuvent être source d'un désarroi profond, généralement indexé sur le degré d'investissement émotionnel. La littérature pointe fréquemment ce phénomène dans les mouvements de défense des

80. Paul Lichterman montre que les mouvements les plus durables, sans surprise, sont ceux qui se situent dans des cultures de mouvement plus larges, elles-mêmes bien enracinées dans une société, in *The Search for Political Community. American Activists Reinventing Commitment*, Cambridge, CUP, 1996.

81. Social Movement studies, *Toward an interactionist theory of contentious politics. The case of sexual and reproductive rights movements*, Special section, Issue 1, vol. 19, 2020.

animaux (mouvements vegan, de libération animale, etc.) qui reposent sur la perception d'une situation comme moralement inacceptable et sur un sens profond de la responsabilité vis-à-vis des victimes, qui peuvent pousser les activistes à l'auto-culpabilisation et au désespoir. Le même constat s'impose dans divers travaux consacrés aux militant.es féministes[82], antiracistes[83] et pacifistes[84] invoquant les effets délétères d'une cause qui « n'avance pas » pour expliquer le *turn over* et le désengagement[85]. Dans ce livre, Luc Semal aborde la question du renoncement des militants écologistes à l'espoir de faire entendre leurs revendications sur le réchauffement climatique, dans le cadre d'un engagement qui repose d'ailleurs sur une forme incompressible de malheur, la certitude de l'inéluctabilité d'un désastre planétaire. Sur un tout autre plan, Karine Lamarche explique au chapitre 4 comment les Israélien.nes engagé.es contre l'occupation des territoires palestiniens peuvent être conduit.es à l'exil en réalisant que leurs actions ont peu de chances d'aboutir, du moins à court et moyen terme.

Au cours du temps, il n'est pas rare que l'étoile pâlissante d'une cause ou d'un mouvement entraîne dans son sillage bien des espérances et des énergies militantes. Exemple frappant, la crise des organisations gauchistes au mitan des années 1970, en lien avec l'éloignement de l'espoir d'une révolution imminente (croyance à laquelle renvoie l'expression maintes fois citée de Daniel Bensaïd aux lendemains de Mai 68 : « l'histoire nous mord la nuque »). Ce, en raison notamment du ralentissement des luttes politiques en France, de la question épineuse de l'union de la gauche, de l'effondrement des espérances à l'échelle internationale après la chute d'Allende au Chili et la révolution « manquée » au Portugal. C'est dans cette atmosphère que deviennent dicibles tout un ensemble de souffrances individuelles de la part de militant.es pour qui il est de plus en plus difficile de repousser la résolution de leurs problèmes ou de sacrifier leur vie personnelle à des lendemains qui déchantent. Ainsi les premiers numéros de la revue trotskyste *Marx ou crève,* qui commence de paraître en avril-mai 1975, se font-ils l'écho de la question des frontières entre privé et politique, entre quotidien ici et maintenant et sacrifice pour la cause. Ce que Denise Avenas exprime dans une contribution au titre significatif : *« L'idéal limitant ? »*[86].

Il nous a été donné d'observer des phénomènes de désajustement du même ordre au sein du mouvement des Gilets jaunes en France. Face à la globalité

82. Barry J. et Dordevic J., *What's the Point of Revolution If we Can't Dance ?* Boulder : Urgent Action Fund for Women's Rights, 2007.

83. Gorski P., « Racial battle fatigue and activist burnout in racial justice activists of color at predominately white colleges and universities ». *Race, Ethnicity and Education* 22 (1), 2018.

84. Gomes M., « The rewards and stresses of social change : A qualitative study of peace activists », *Journal of Humanistic Psychology*, 32 (4), 1992.

85. Jones P., *Aftershock : Confronting Trauma in a Violent World : A Guide for Activists and Their Allies*. New York : Lantern Books, 2007.

86. Avenas D., « L'idéal Limitant ?… », *Marx ou Crève. Revue de critique communiste*, juin-juillet 1975.

des revendications portées, face à la pauvreté des réponses apportées et dans une situation où la répression policière et judiciaire s'abat avec une violence inusitée depuis la fin des années 1960, nombre de Gilets jaunes ont progressivement lâché prise, désertant les ronds-points, évitant les manifestations de rue[87]. Dans ce mouvement lent mais continu de dégradation de l'enthousiasme, certains évènements apparaissent comme des révélateurs au sens photographique. Ainsi des résultats électoraux – élections européennes, municipales puis régionales – qui, au-delà de la sympathie au long cours de l'opinion sondagière, témoignent de l'isolement de ce mouvement et d'une immense difficulté à inscrire leur cause à l'agenda politique, partant à l'emporter.

Cet exemple attire l'attention sur le fait que plus les espoirs sont grands, plus dure peut être la chute. Les personnes qui se sont engagées avec enthousiasme, expérimentant le militantisme comme une libération, comme un mode de vie épanouissant et porteur de sens par rapport à la grise configuration de leur vie antérieure, ont des chances, lorsque la vague retombe, de voir les doutes surgir sur l'efficacité de la lutte et de sombrer dans un cruel désespoir, alimenté par un hyper activisme qu'on ne lit plus comme une réalisation de soi mais comme un fardeau de plus en plus lourd à porter[88].

3.2 Les désajustements entre l'incorporé et l'objectivé

L'expérience du malheur se loge communément dans l'écart entre l'incorporé et l'objectivé. Alors que les mécanismes sociaux assurent ordinairement l'ajustement des dispositions aux positions, il arrive que cette concordance défaille et génère de la souffrance, notamment chez les agents les moins disposés par leur habitus, désormais inadapté, à la restaurer[89]. Ces situations s'observent notamment lorsque l'ethos ou les ressources détenues par une fraction du corps militant se trouvent dévalués, occasionnant de multiples expériences de non-reconnaissance, de mépris et de relégation. Si, comme le soulignent Johanna Siméant et Jacques Lagroye, le bonheur militant « implique une *valorisation des activités* que l'institution permet »[90], la démonétisation de certaines pratiques au sein d'un groupement, quelles qu'en puissent être les causes, a pour effet d'abaisser la valeur sociale de la contribution de ceux qui y adhèrent et de les cantonner aux marges du collectif. C'est le lot des

87. Fillieule O., Jobard F., *Politiques du désordre La police des manifestations en France*, Paris, Seuil, 2019, ainsi que Guerinet P.E. et Bonneau P., *Je ne pensais pas prendre du ferme. Des gilets jaunes face à la violence judiciaire*, Le Mas d'Azil, Les Éditions du bout de la ville, 2021. Témoignages qui par ailleurs attestent que l'expérience de la répression n'a pas qu'un effet démobilisateur mais peut aussi fonctionner comme un facteur de renforcement de l'engagement.

88. À propos de l'« hyper-activisme » de l'extrême gauche d'après 1969, Gerd-Rainer Horn souligne que ce qui est relevé comme facteur d'épuisement dans les périodes de reflux peut à l'inverse apparaître comme une rétribution, lorsque par exemple une vague massive de mouvements se développe, in *The spirit of '68: rebellion in western Europe and north America 1956-1976*. Oxford : OUP, 2007.

89. Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

90. Siméant J. et Lagroye J., *art cit.*, p. 54-55.

militants ouvriers confrontés aux évolutions stratégiques et morphologiques du Parti communiste français, amenés à réaliser que « tout ce qu'ils sont » est en quelque sorte périmé, comme le montre ici Catherine Leclercq à partir d'un cas de vieillissement social au sein du PCF. Même logique pour les enfants de détenus politiques marocains étudiés par Joseph Hivert : devenus adultes dans un contexte de transformation du régime et de relatif desserrement de la coercition étatique, leur éducation militante se trouve démonétisée. C'est encore le cas du permanent syndical décrit par Nicolas Simonpoli : l'accumulation de capital culturel et l'émergence d'aspirations nouvelles conduisent ce cégétiste au sentiment d'être « déphasé » avec son organisation, dont il cherche à s'extraire au prix d'un douloureux processus.

Bien souvent, le désajustement se creuse entre deux séquences historiques de la relation entre l'institution et ses membres : d'abord marquée par une correspondance entre les structures institutionnelles (ordre et fonctionnement internes, orthodoxie et orthopraxie) et les investissements individuels, cette relation peut être affectée par un ensemble de changements. Un décalage de ce type est analysé par Yann Raison du Cleuziou s'agissant de l'institution catholique : ici, les conditions de la vocation sacerdotale sont perturbées par la tentation amoureuse, qui met à l'épreuve le rapport des frères dominicains à leur Ordre. Si la réponse institutionnelle peut alors consister à exercer une « sollicitude paradoxale » destinée à préserver l'attachement des déviants, les demandes de retour à l'état laïc sont l'expression des transformations sociales qui fragilisent les conditions d'oblation : là encore, le vacillement de la félicité a partie liée avec un ensemble de décalages structuraux[91].

D'autres cas tiennent au déplacement d'une organisation dans le champ politique, notamment quand ce déplacement se marque par une institutionnalisation. Lorsqu'un mouvement se défait de sa vocation protestataire pour investir les institutions officielles par exemple, les ambivalences du rapport au pouvoir produisent des formes de désenchantement au niveau collectif. Et pour certains plus que pour d'autres, les qualités et les compétences qui permettaient de rester à l'avant-garde de l'activisme peuvent devenir nuisibles ou apparaître déphasées avec la politique du mouvement devenu parti. Les « effets dépressifs » liés à l'exercice du pouvoir après l'occupation d'une position d'*outsider* dans le champ politique nécessitent de réelles capacités d'adaptation : « Que se passe-t-il lorsque les militant.es d'hier entrent dans une nouvelle configuration d'interdépendances peuplées de nouveaux acteurs ? Disposer d'une voiture avec chauffeur, déjeuner avec des chefs d'entreprise,

91. Ces décalages structuraux ne sont pas toujours le produit d'une évolution temporelle. Les institutions font parfois peser des injonctions contradictoires sur leurs troupes, qui les placent dans une situation de décalage et de tension d'entrée de jeu. Ainsi au sein de l'Action catholique, les contradictions et les souffrances générées par la coexistence de la pratique de la *Révision de vie* et de la méthode *Voir, Juger, Agir* – lesquelles encouragent la critique et le jugement personnel alors que tout par ailleurs incite et contraint à l'obéissance. Voir Descloux G., *Le devenir militant des chrétiens engagés dans la contestation politico-religieuse des années 1968 dans deux cantons romands (Genève, Vaud)*, Thèse de doctorat en science politique, Université de Lausanne, 2021.

ou se faire appeler Monsieur le Président par des huissiers déférents peut être l'expérience d'une révolution symbolique. Les militant.es d'hier sont confronté.es à de nouveaux dilemmes moraux – parmi lesquels l'opposition wébérienne entre une éthique de la responsabilité et une éthique de la conviction »[92]. Ils et elles entrent dans ce nouvel espace institutionnel et éthique avec des dispositions, des « styles d'organisation »[93] qu'il n'est pas toujours aisé de réformer. Le cas tchécoslovaque étudié par Magdalena Hadjiisky en est un exemple paradigmatique[94]. La victoire remportée, les ex-dissidents se heurtent au décalage entre leur style aristocratique d'engagement (lequel provient de leur niveau élevé de capital culturel, de leurs habitudes de discussion théorique et de leur puissant désir de préserver leur intégrité morale) et la nécessaire culture du compromis, la discipline de groupe permettant de « voter en bataillon ». Cette vision aristocratique de la politique aura pour effet de transformer les héros d'hier en *misfits* de la compétition électorale. La question de l'inscription de Podemos dans l'espace partisan espagnol et des façons dont sa conversion aux enjeux de la compétition électorale suscite des tiraillements dans le corps militant en est un autre exemple, étudié dans cet ouvrage par Manuel Cervera-Marzal.

3.3 Les dés-accords entre fractions du corps militant

Indissociablement des logiques évoquées en amont, le malheur militant s'inscrit dans les tensions entre segments d'un collectif. La littérature est consistante à ce sujet. Les batailles d'ego (qui ne sont souvent « d'ego » qu'en apparence), les conflits internes et les scissions sont le quotidien plutôt que l'exception dans les groupements militants, et sont identifiés comme l'une des premières causes du *turn over* et de l'usure des activistes[95]. Généralement lié aux évolutions morphologiques du groupe, le conflit interne traduit la difficile coexistence entre habitus constitués à des époques différentes et parfois dans des régions distinctes du monde social. Effet des écarts de propriétés objectives (origine et trajectoire sociales, sexe, âge, ancienneté, capital d'autochtonie), il rend nécessaire l'attention à la composition sociale des groupements militants pour éviter de rabattre un collectif d'individus sur des propriétés moyennes homogénéisantes. La plupart des chapitres de cet ouvrage renvoient à cet aspect : la question du genre est plus particulièrement traitée par Clémentine Comer et Bleuwenn Lechaux s'agissant des organisations de gauche radicale dans la France des années 1970, celle de l'autochtonie par Stéphanie Dechézelles au sujet des conflits entre proches autour de l'implantation d'éoliennes terrestres, celle des provenances sociales et des styles idéologiques dans des organisations

92. Fillieule O., Neveu E. (eds), *Activists Forever,* art. cit., p. 30-33.

93. Cefaï D., Carrel M., Talpin J., Eliasoph N. et Lichterman P. « Ethnographies de la participation », *Participations,* 4, 2012.

94. Hadjiisky M., « When Prophecy Succeeds : The Political Failure of Dissidents in the New Czech Democracy », in Fillieule O. Neveu E. (eds), *Activists forever, op. cit.*

95. Barry J., Dordević J., art. cit.

Ouvertures politiques

Si les gratifications du militantisme ont été amplement étudiées, on connaît moins les souffrances qu'il peut générer : désillusions, dévalorisations, doutes, tensions, usure, répression, exil… Ce livre les explore de manière inédite et propose une analyse sociologique là où les approches psychologisantes sont souvent privilégiées.

Loin de décourager l'action collective, il vise à objectiver des mécanismes d'autant plus douloureux qu'ils restent impensés : fermeture des possibles, évolution des rapports de force, des stratégies et des répertoires d'action, tarissement des rétributions, transformations morphologiques des groupes mobilisés, désajustements entre trajectoires institutionnelles et individuelles.

Les auteurs s'attachent à comprendre autant qu'à expliquer ces logiques à partir d'une pluralité de méthodes et d'objets (engagements partisans, associatifs, syndicaux, religieux, à l'échelle locale, nationale ou internationale), faisant de ce volume une référence sur les rouages de l'engagement et une contribution originale à la sociologie des affects.

Pour les étudiants, enseignants et chercheurs en sciences sociales.

Olivier Fillieule est directeur de recherche au CNRS et professeur de sociologie politique à l'Institut d'études politiques de l'Université de Lausanne, membre du Centre de recherche sur l'action politique (CRAPUL) et du Swiss centre of expertise in life course research (LIVES) de l'Université de Lausanne.

Catherine Leclercq est maîtresse de conférences en sociologie à l'Université de Poitiers, membre du Groupe de recherches sociologiques sur les sociétés contemporaines (GRESCO), associée au Centre de recherches sur l'action politique de l'Université de Lausanne (CRAPUL).

Rémi Lefebvre est professeur de science politique à l'Université de Lille et chercheur au Centre d'études et de recherches administratives, politiques et sociales (CERAPS).

deboeck SUPÉRIEUR

www.deboecksuperieur.com

9 782807 339453

Design cerise.be